

Bulletin d'histoire politique

La division institutionnelle du travail intellectuel

Pierre Milot



Volume 3, numéro 1, automne 1994

Les intellectuels et la politique dans le Québec contemporain. Actes du colloque du 20 mai 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063454ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063454ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Milot, P. (1994). La division institutionnelle du travail intellectuel. *Bulletin d'histoire politique*, 3(1), 91–101. <https://doi.org/10.7202/1063454ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

LA DIVISION INSTITUTIONNELLE DU TRAVAIL INTELLECTUEL

Pierre Milot

CLADEST

De la fin des années 1980 au début des années 1990, trois essais littéraires ont occupé la vitrine médiatique du champ intellectuel québécois: *La petite noirceur* et *L'amour du pauvre* de Jean Larose et *La génération lyrique* de François Ricard¹. Mais je pense qu'une méprise s'est installée en ce qui concerne ces trois essais: une méprise qui tient surtout au fait que la critique littéraire n'a pas vu (selon le principe de la «lettre volée») que l'enjeu principal de l'un ou l'autre de ces ouvrages, qui portaient sur la réalité sociale et culturelle des années 1980 et 1990, procédait d'une régression: que les deux essayistes en question, tout en se donnant le prétexte de débattre de questions en litige dans l'espace social de cette fin de siècle, se livraient en fait à la rumination compulsive d'un contentieux de notoriété intellectuelle et de légitimité institutionnelle issu d'un différend datant des années 1970. Un différend relevant d'un conflit au sein de la même génération (la dénégation de l'autre saisi comme objet de maîtrise à même un désir de compétition), opposant deux ex-collaborateurs de *Liberté* (Larose et Ricard) aux écrivains de l'avant-garde littéraire anciennement réunis autour de *La Barre du jour* (mais aussi des *Herbes rouges*, *Hobo-Québec*, *Stratégie* et *Chroniques*).

La compulsion de répétition de ce contentieux s'est donc effectuée à même le capital de légitimité accumulé par cette avant-garde littéraire: ce n'est pas un hasard (puisque c'est la «lettre volée» en question) si l'essai de Larose qui est à l'origine de *La petite noirceur* («*La Barre du jour*, une modernité bien de chez nous»), est d'abord paru dans *Liberté* (en 1985) et qu'il ait eu pour cible un numéro thématique de *Voix et images* axé sur la consécration universitaire de *La Barre du jour* (devenue *La Nouvelle Barre du jour*). L'essai de notre Huron, malgré qu'il «maudissait son oncle, sa tante, et toute la basse Bretagne et son baptême» (Voltaire), fut acclamé par le journaliste Georges-Hébert Germain et par le professeur Jean-Ethier Blais.

Je n'ai pas été, à l'époque², de ceux qui crièrent, au son du tambour: «Ah! c'est l'Ingénu, il combattra pour nous». Car c'est bien le crédit de notoriété d'une génération littéraire qu'il s'agissait d'entamer dans ce saccage du barrage textuel de *La Barre du jour* opéré par Larose à l'aide d'une plume dressée comme une queue de castor. Il faudra bien un jour qu'un lacanien patenté se penche sur le lacanisme sauvage dont Larose s'autorise quand il profère ses leçons de psychanalyse (*libido sciendi*), lui dont la connaissance de Lacan se résume à invoquer le «nom du père» chaque fois qu'il s'agit de planter Nicole Brossard (*libido dominandi*). Quand, avec son fusil à deux coups, Larose vocifère contre Brossard en évoquant Hélène Cixous, on comprend que ça persévère dans l'amère patrie. En d'autres termes: que le père sévère (Lacan) parle en la demeure d'une mère étrangère (Cixous) et que c'est leur fille (Brossard) que leur fils (Larose) assassine en leur nom.

Le crédit entamé de *La Barre du jour* sera mis à découvert par Ricard, sans style mais avec un stylet revenchard au poing (il ne suffit pas, en effet, de proclamer: «Qu'importe la vérité historique!» pour écrire comme Chateaubriand), dans le chapitre de *La génération lyrique* intitulé «Les idéologies lyriques», consacré à l'ensemble des discours (formalistes, féministes, contre-culturels, structuro-marxistes et post-structuralistes) qui ont dominé la décennie, mais qui subissent dans ce chapitre un tel amalgame de tendances et un tel syncrétisme de catégories, que je me suis très sérieusement demandé si Ricard n'avait pas plagié la préface rédigée par Lucien Francœur pour son indélébile anthologie des «vingt-cinq poètes» de la génération enfirouapée. Il faut préciser que Larose n'avait guère fait mieux, dans *L'amour du pauvre*, cherchant péniblement à démontrer les infâmes conséquences institutionnelles de ces «idéologies» dans le système d'enseignement collégial. Si, au moins, Larose et Ricard (version remixée de Lagarde et Michard), dans leur incapacité de sublimation, avaient exposé leur maîtrise narcissique³ avec le talent pamphlétaire du Charles Péguy de *Notre jeunesse*.

C'est précisément ce discrédit jeté sur «sa jeunesse» qui fera bondir Jacques Pelletier (*Les habits neufs de la droite culturelle*⁴), plume entre les dents et prêt à revendiquer le maintien des «acquis» pédagogiques et politiques «arrachés» à l'État dans les années 1970, mais avec une mélancolie communautaire rappelant beaucoup plus l'époque de *Parti pris* que celle de *La Barre du jour*. Ce qui laissera croire, un moment, à une réactualisation d'une rivalité plus ancienne qui (outre la concurrence entre *Parti pris* et *Cité libre*) avait opposé *Parti pris* à *Liberté*, alors que le paradigme visé par le laroso-ricardisme concernait beaucoup plus, on le verra dans ce recueil, une

génération d'écrivains ayant publié dans les différentes revues mentionnées précédemment et dont Philippe Haeck fut l'une des figures scolastiques. Mais il faut rendre justice à Pelletier et reconnaître que son essai relève d'une théorie de la demande et non d'un sens du placement néo-classique, même si l'essai en question s'engage parfois dans la déclivité rhétorique du pamphlet. Par ailleurs, et de ce fait, je ne puis m'empêcher de souligner que Pelletier s'avance, visière baissée, avec une méconnaissance certaine des recherches les plus récentes de l'histoire sociale et intellectuelle et de la sociologie de la littérature concernant le passage de la Grande noirceur à la Révolution tranquille. Et en France, il y a longtemps que les historiens de la culture à l'époque des Lumières et les sociologues de la vie littéraire au XVIII^e siècle ne parlent plus du passage de l'Ancien régime à la Révolution française avec ce volontarisme impétueux.

De même, si le néo-libéralisme en puissance est une barbarie réelle, il faut par ailleurs rappeler que la dénégation de la division technocratique du travail au profit d'une vision mythique des institutions sociales peut conduire à un cruel aveu institutionnel à l'égard des différentes formes de souffrance générées par la régulation systémique des rapports sociaux. C'est ce que Bourdieu veut dire quand il parle de «la résignation tragique des vieillards abandonnés à la mort sociale des hôpitaux et des hospices». Ce qui l'amène à la proposition suivante: «Il y a, quoi qu'en pense Marx, une philosophie de la misère qui est plus proche de la désolation des vieillards clochardisées et dérisoires de Beckett que de l'optimisme volontariste traditionnellement associé à la pensée progressiste⁵⁹». En tout état de cause, Marc Angenot a produit, dans *L'utopie collectiviste*⁶⁰, une analyse socio-historique des revendications de la Deuxième Internationale que les intellectuels responsables devraient lire avant d'écrire et de hisser leurs gonfalons rouges, en cette fin de siècle où le spectre de Marx revient hanter l'intelligentsia postmoderne sous la plume de Jacques Derrida. Et à ce propos, ramener, comme le fait Pelletier, ce qui relevait chez Hermann Broch de l'éthique de la responsabilité à une éthique de la conviction (un Broch «progressiste»), demeure une opération symétrique à celle de Guy Scarpetta faisant du même Broch un «postmoderne» par anticipation.

Par ailleurs, la référence à Kundera ne doit pas tromper. Ce que Pelletier n'a pas vu, c'est que le cosmopolitisme peut n'être qu'une variante du régionalisme. Quoi de plus «québécois», en effet, que les ouvrages de nos Larose et Ricard qui, malgré leur prétention au cosmopolitisme (un cosmopolitisme de pacotille, dirait précisément Hermann Broch), demeurent complètement en retrait de la discussion internationale portant, depuis la fin

des années 1970 et le début des années 1980, sur les rapports entre l'argumentation philosophique, la théorie littéraire et les sciences sociales⁷. Ne cherchez pas, non plus, les références au rationalisme argumentatif français (Jacques Bouveresse), allemand (Jürgen Habermas) ou anglo-saxon (Hilary Putnam), dans la flore laurentienne de nos deux essayistes «bien de chez nous», vous ne les trouverez pas, sinon sous la forme de l'indigence indigène de ceux qui regardent le monde à partir de leurs quelques arpents de neige comme à l'époque de Voltaire au Canada. En somme, toujours cette même narration «québécoise» typique des réducteurs de têtes de nos tristes tropiques laurentiens. Toujours cette crainte sacerdotale du «rationalisme français». Si ça continue comme ça, il va nous falloir un nouveau Fleury Mesplet et une nouvelle *Gazette littéraire* dans le champ intellectuel québécois des années 1990.

Même l'antienne du parisianisme, ce parisianisme du *name dropping* qui a tant marqué les revues de l'avant-garde littéraire des années 70, trouve sa retraduction ingénue chez Larose à l'occasion de quelques références intimes à Jacques Derrida. Entre autres, dans le chapitre intitulé «La perte de la modernité» (*L'amour du pauvre*), où, sous la forme d'une lettre nostalgique adressée à une amie (Mlle de Saint-Yves?), il parle avec complaisance des carences de John Searle (sans le nommer mais en l'appelant le «logicien non-continentale») dans le débat qui opposait Searle à Derrida à propos des rapports entre la philosophie et la littérature dans le champ universitaire anglo-saxon (à même un article publié par le *New York Review of Books* en 1983), ne réussissant qu'à se brancher sur le *focus imaginarius* que Jonathan Culler (le théoricien littéraire américain qui était la véritable cible de Searle) avait projeté sur Derrida. Et que dire du comportement fidéiste de Ricard à l'égard de Milan Kundera, une posture qui n'est pas sans faire penser à l'attitude de François Charron (ou d'André Beaudet), naguère, envers le même Philippe Sollers: ce n'est certes pas le moindre des paradoxes de souligner que c'est maintenant dans la revue de Sollers que Kundera publie régulièrement des extraits de ses œuvres. Ce dont Ricard ne parle pas, car s'il en parlait il ne pourrait dire des *Herbes rouges* et de *La Nouvelle Barre du jour* ce qu'il en dit (sans les nommer). Et contrairement à ce que pense Pelletier à propos de la carrière du laroso-ricardisme à Paris, Larose et Ricard finiront bien par publier dans L'Infini: ce que François Charron et André Beaudet n'ont jamais réussi à faire à *Tel Quel*. Comme disent les logiciens: *regressus ad infinitum*.

Il faut ici rappeler que les écrivains de *La Nouvelle Barre du jour* et des *Herbes rouges* se sont absentés de toute discussion intellectuelle depuis le milieu des années 1980: alors que le débat sur le postmodernisme aurait pu

donner lieu à une discussion pouvant mobiliser l'ensemble du champ intellectuel (d'autant plus qu'il avait été généré par la réflexion d'un certain nombre d'écrivains s'interrogeant sur leur rôle d'intellectuels dans un numéro de *La Nouvelle Barre du jour* intitulé «Intellectuel/le en 1984?», interrogation à laquelle *Les Herbes rouges* répliquèrent par un numéro au titre provocateur: «Qui a peur de l'écrivain?»), la discussion en question s'est tout simplement soldée par le bilan comptable de Larose et de Ricard, qui n'ont fait que prendre d'assaut une forteresse vide. Il me semble que c'est au contraire par la prise en compte des conditions internationales de la discussion (essentiellement réduite au parisianisme par le laroso-ricardisme ambiant) que les écrivains, les essayistes littéraires et les théoriciens de la littérature des années 1990, au Québec, pourront revenir sur cette période et poursuivre le débat. Et dans ce débat, il ne faut pas se méprendre sur le mélange des genres et la transgression des disciplines qui sont au principe des conditions de la discussion auxquelles sont assignés tant les théoriciens de la littérature que les essayistes littéraires, du moins quand les uns et les autres font appel à la philosophie et aux sciences sociales, et même si les essayistes récusent le caractère méthodologique de leur entreprise au profit d'une «écriture» qui les rapproche de la posture des écrivains. (Cela est tout aussi valable pour les écrivains, lorsqu'ils se transforment en théoriciens, comme ce fut le cas des écrivains de l'avant-garde littéraire dans les années 1970, et comme ça le demeurait, dans les années 1980, au moment de leur reconversion à l'essai postmoderne).

Car ce qui caractérise l'essai littéraire comme genre ne se réduit pas à la présence d'un «je» exposant sa subjectivité et posé comme principe de démarcation avec la rationalité du «nous» disciplinaire de la théorie littéraire. Il est une époque, pas si lointaine, où l'essai littéraire et l'essai philosophique exposaient leur rivalité ouvertement: il suffit de se rappeler cette période du «je» rationaliste dont procédait l'incontournable essai de Jean-Paul Sartre («Un nouveau mystique», publié dans *Situations 1*) portant sur *L'expérience intérieure* de Georges Bataille: car si l'«essai-martyre» de Bataille, comme le qualifiait ironiquement Sartre, constituait la catégorie réalisée de l'essai littéraire au sens où l'entendent aujourd'hui les essayistes postmodernes, le rationalisme existentialiste de l'essai sartrien appliqué à la littérature n'en représentait pas moins une catégorie concurrentielle dans un champ intellectuel qui allait bientôt voir émerger une incessante rivalité entre *Les Temps modernes* (la revue de Sartre) et *Critique* (la revue de Bataille). On ne compte plus les essais littéraires de type existentialiste qui, dans les années 1940 et 1950, remplirent les pages des revues de l'époque.

Par contre, dans les années 1960, la revue *Tel Quel* dirigée par Philippe Sollers entraînera le déclin du «je» existentialiste et imposera dans le champ littéraire parisien un type d'essai où le «sujet de l'énonciation» viendra s'inscrire dans le développement institutionnel du structuralisme, de la psychanalyse et de la linguistique en études littéraires, en philosophie et en sciences sociales. L'essai littéraire entre dans une rivalité complice avec l'article scientifique. Roland Barthes, passant, d'une décennie à l'autre, de l'énonciation encore toute sartrienne de son premier livre (*Le degré zéro de l'écriture*) aux *Éléments de sémiologie* (long article paru dans la revue *Communications* en 1964), en deviendra la figure paradigmatique incontournable. Sans compter les théoriciens attirés *Tel Quel*, de Jean-Louis Baudry à Julia Kristeva. Ce n'est qu'avec le triomphe du post-structuralisme et la mise à l'écart de la sémiologie que s'imposera de nouveau, au milieu des années 1970, un progressif retour du «sujet», provoqué, entre autres, par *Le plaisir du texte* du même Roland Barthes, et que le «je» du subjectivisme tant décrié retrouvera ses lettres de noblesse. *L'impureté* de Guy Scarpetta (ex-théoricien de *Tel Quel*) deviendra le nouveau paradigme de cette reconversion de l'essai littéraire passant du scientisme au subjectivisme. Cette subjectivité impénitente que la revue *Tel Quel* avait interdite à l'essai littéraire dans les années 1960, la revue *L'Infini* lui accordera la grâce de son immaculée conception dans les années 1980.

L'essai littéraire n'est donc pas une catégorie transcendantale qui aurait traversé les siècles depuis Montaigne (comme le propose, par exemple, Richard Vignault⁸): en fait, chaque génération voit ses essayistes chercher à définir et à redéfinir ce qu'a été et ce que doit être l'essai littéraire en fonction des relations conflictuelles que le genre entretient, depuis toujours, avec différentes disciplines (qu'il s'agisse de la philosophie ou des sciences sociales). Pour parler comme Wittgenstein: «Quand nous portons un jugement esthétique sur quelque chose, nous ne nous contentons pas de rester bouche bée et de dire: *Oh, comme c'est merveilleux!* Nous distinguons entre celui qui sait ce dont il parle et celui qui ne le sait pas⁹». Mais quand des essayistes d'une même génération, ayant appartenus (par revues littéraires interposées) à des tendances esthétiques et éthiques aussi antagonistes que *Liberté* et *La Barre du jour* ont pu l'être dans les années 1970, s'entendent maintenant pour dénigrer unilatéralement la rationalité argumentative, cela risque de faire perdre à l'essai littéraire, non pas les qualités qui le caractériseraient comme genre mais, bien au contraire, ce qui en fait (pour parler comme Musil) un genre sans qualités. Marc Angenot a judicieusement noté à propos de la posture intellectuelle de ceux qui fourbissent leur

ressentiment que «ce qui offense le plus les idéologues du ressentiment, c'est la prétention de se référer à des règles universelles (de justice ou de débat rationnel)¹⁰».

C'est à l'aune de ce ressentiment que les essais de Larose et de Ricard constituent une régression à l'égard de l'essai littéraire comme genre au Québec. Une régression qui travaille à réduire ce dernier au niveau d'une inquiétante maîtrise narcissique et à le ramener à l'étrangeté d'un anti-rationalisme discursif¹¹. Ce n'est d'ailleurs pas le moindre des paradoxes d'avoir à constater que cette régression doit ses conditions de possibilité à l'autonomie intellectuelle acquise par le champ littéraire québécois à même le processus d'institutionnalisation de ses diverses instances, du champ universitaire au champ de l'édition en passant par le champ médiatique. Et contrairement à Jacques Pelletier qui a cherché à politiser unilatéralement la polémique contre un empire intellocratique «de droite» (en le nommant sans l'analyser), ce n'est pas simplement du «réseau» Boréal (et de ses suppôts) dont il faudrait faire l'analyse pour objectiver cette institutionnalisation des chaires de nos nouveaux clercs, mais de l'ensemble des instances qui structurent le champ littéraire québécois depuis le début des années 1990, et dont le «réseau» Sogides («de gauche»?) est partie prenante. Ce n'est pas tout à fait le résultat du hasard si François Ricard et Jacques Pelletier sont respectivement professeurs en études littéraires (le premier à McGill, le second à l'UQAM) et responsables d'une collection d'essais littéraires, l'un chez Boréal, l'autre chez VLB.

Le néo-classicisme du laroso-ricardisme (complément direct de la moralité postmoderne) s'est donc déployé à même cette normalisation institutionnelle de l'essai littéraire. En témoignent, en partie du moins, les succès médiatiques de ces ouvrages (tant au niveau de la radio et de la télévision qu'à celui de la presse écrite), qui a impliqué leur reconnaissance immédiate par des instances de consécration qui leur ont accordés une valeur littéraire qui n'a de prix qu'aux yeux de ceux qui ne savent pas vraiment ce qu'il en coûte d'écrire sans se payer de mots: qui a impliqué aussi leur réception enthousiaste par un public plus ou moins captif, c'est-à-dire plus ou moins anticipé par «l'intuition» des éditeurs et donc plus ou moins ciblé par un calcul des probabilités relevant beaucoup plus du délit d'initiés (afférent aux relations instituées entre la promotion publicitaire, le service de presse, les recensions journalistiques, les listes de palmarès) que de l'étude de marché: en somme un public auquel est destiné un «art moyen», pour reprendre le concept griffé de Bourdieu. François Ricard, qui se revendique de Hermann Broch dans la présentation de son livre, n'aurait

peut-être pas davantage à vraiment lire (et à vraiment faire lire) avec plus de rigueur intellectuelle l'un des nombreux essais de Broch consacrés à l'air du temps (c'est-à-dire au postmodernisme de son époque), dont le remarquable «Remarques à propos de l'art tape-à-l'œil». En effet, notre essayiste lyrique risquerait fort de s'y reconnaître et d'y être reconnu par ses *fashion victims*. Car, comme le dit Broch, dans l'introduction de l'essai en question: «l'art tape-à-l'œil ne saurait naître ni subsister s'il n'existait pas l'homme du tape-à-l'œil, qui aime celui-ci, qui comme producteur veut en fabriquer et comme consommateur est prêt à en acheter et même à le payer un bon prix¹²». *Never give a sucker an even break.*

Mais il faut bien se garder d'interpréter cet énoncé de Broch dans les termes de la théorie anglo-saxonne de l'individualisme méthodologique et d'occulter par le fait même ce que la pragmatique sociologique peut nous apprendre sur les mécanismes d'institutionnalisation qui régulent la loi de l'offre et de la demande sur le marché littéraire: du manuscrit de l'auteur accepté par l'éditeur (sous recommandation du comité de lecture ou selon le jugement discrétionnaire de l'éditeur), des corrections manuscrites exigées aux subventions gouvernementales demandées (et pouvant déterminer la publication ou la non-publication), en passant par le service de presse (plus ou moins fonctionnel selon le capital symbolique de l'éditeur), de l'achat de publicité dans les médias jusqu'à la critique journalistique (sans mentionner les conflits potentiels entre ces deux instances), en passant par le lancement du livre et à son emplacement sur les présentoirs des librairies (précédé par un service de distribution qui doit «caser» le livre en question). On peut facilement imaginer (même si c'est beaucoup moins facile à entreprendre concrètement) ce qu'une véritable sociologie de mise en correspondance des quatrièmes de couverture, des communiqués de presse et des recensions journalistiques pourrait apporter à la connaissance des *category killers* qui régulent le marché de la lecture. Où l'on verrait que l'on est loin de l'éthique de la discussion telle qu'elle se pratique dans les pages du *New York Review of Books*.

Dans cette logique médiatique, je ne puis m'empêcher de rappeler qu'un critique littéraire avait décrété que *La génération lyrique* et *Grandeur et misère de la modernité* (Charles Taylor)¹³, avaient été les deux meilleurs essais de l'automne 1992. Comme si le long et patient travail du concept, la réflexivité discursive des catégories chez Taylor pouvaient figurer au même panthéon intellectuel que l'insoutenable et léger essai de François Ricard (non pas insoutenable parce que léger dans son esthétique, mais léger dans son éthique parce qu'insoutenable dans sa théorie de la connaissance). Et il

s'est trouvé que le critique littéraire en question, alors même qu'il avait rendu un hommage dithyrambique à *La génération lyrique*, réussira le tour de force de montrer son empathie pour *Les habits neufs de la droite culturelle*. Et c'est sans compter que notre critique avait, dans le passé, descendu à coups de marteau le précédent livre de Pelletier (*Le roman national*¹⁴), dont les fondements théoriques (Goldmann et Lukacs) étaient à toutes fins pratiques les mêmes, si l'on excepte l'annexion de Broch. (Ainsi, dans *Les habits neufs de la droite culturelle*, Pelletier applique à Larose et Ricard, dans leur rapport à la «droite culturelle» du néo-libéralisme, le même traitement que Lucien Goldmann avait appliqué à Pascal et Racine à l'égard de «l'aile droite» du jansénisme. Les premiers comme les seconds assumant la réflexion idéologique d'une classe politique dans leurs œuvres. C'est tout à fait légitime sur le plan méthodologique, mais il vaut mieux le savoir. Et c'est la tâche du critique littéraire de le faire savoir). On a le droit de ne pas avoir d'idées fixes. Ou de ne pas avoir de suite dans les idées. Mais la plupart du temps, dans ce genre de situation, les critiques littéraires qui ont la faculté d'opérer un tel revirement de jugement sur un livre ou un auteur sont ceux qui disposent d'un habitus éthique et esthétique ajusté plus ou moins consciemment aux stratégies institutionnelles des diverses instances qui provoquent de façon saisonnière (non pas à la manière d'un complot mais selon leur sens du placement) un reclassement des auteurs et des livres au sein du champ médiatique.

Et comme il est fréquent que certains agents patentés de cette catégorie de la critique littéraire (celle des demi-habiles qui se servent d'un capital intellectuel à rendement marginal pour investir dans la critique littéraire mondaine selon la loi du placement à visibilité maximale), traitent la problématique de l'institutionnalisation avec le vocabulaire téléologique de la «récupération», confondant ainsi la rhétorique pamphlétaire avec l'objectivation sociologique, je ne me suis pas étonné de voir, dans un compte-rendu consacré à mon deuxième ouvrage, *Le paradigme rouge*¹⁵, qu'un critique littéraire ait pu écrire que la thèse de mon livre était que l'avant-garde politique et littéraire québécoise des années 70 avait été «récupérée» par «l'institution» et «l'université». Je n'ai jamais, quant à moi, parlé d'une quelconque «récupération» de l'avant-garde par «l'institution» et par «l'université», mais j'ai fait l'analyse du processus d'institutionnalisation de cette avant-garde, tant dans le champ intellectuel que dans le champ universitaire des années 1970. De sorte que, lorsqu'à même la retraduction semi-savante d'un concept sociologique dans le vocabulaire du sens commun, le critique littéraire en question écrit «récupération» là où il aurait

fallu écrire «institutionnalisation», il se place dans la situation décrite par Hilary Putnam: «La table sur laquelle j'écris (...) constitue, si l'on se place au niveau de la conversation quotidienne, une unité naturelle; j'ai bien conscience que la miette collée à sa surface (il faudrait quand même que je nettoie!), ne fait pas «partie» de la table; mais si l'on se place au niveau du physicien, décider de considérer que cette miette est en dehors de la limite de la table n'est pas naturel du tout¹⁶».

Dans la mesure où notre critique littéraire croit (comme au niveau la «conversation quotidienne») qu'on peut vulgariser l'emploi du second mot en le remplaçant par le premier, il s'inscrit parmi ceux qui, sans savoir que leur prétendue vulgarisation du savoir participe d'avantage à la divulgation de leur propre posture qu'au dévoilement d'un quelconque savoir vulgarisé, procèdent à une «naturalisation» de la raison sans comprendre la vulgarité du procédé.

Notes

1. Jean Larose, *La petite noirceur*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés» 1987, *L'amour du pauvre*, Montréal, Boréal, coll. «Papiers collés», 1991. François Ricard, *La génération lyrique*, Montréal, Boréal, 1992.
2. Voir mon texte paru dans *Voix et images* (n° 33, printemps 1986, p. 521-527), sous le titre «La légitimité offensée de l'avant-garde littéraire des années 70», et qui constituait ma réplique au célèbre (et célébré) essai de Larose. Ce texte fut ensuite repris dans *La camera obscura du postmodernisme*, Montréal, L'Hexagone, 1988, p. 29-38.
3. Cf. Michèle Ansart-Dourlen, *Freud et les Lumières*, Payot, coll. «Critique de la politique», Paris, 1985, et plus particulièrement «Rousseau. Identité et autonomie. Le narcissisme. Régession et sublimation», p. 174-184.
4. Jacques Pelletier, *Les habits neufs de la droite culturelle*, Montréal, VLB Éditeur, coll. «Partis pris actuels», 1994.
5. Pierre Bourdieu, *Leçon sur la leçon*, Paris, Éditions de Minuit, 1982, p. 51-52.
6. Marc Angenot, *L'utopie collectiviste*, Paris, coll. «Pratiques théoriques», PUF, 1993.
7. Sur cette discussion, voir entre autres: Jürgen Habermas, «La philosophie et la science font-elles partie de la littérature?», in *La pensée postmétaphysique*, Armand Colin, coll. «Théories», Paris, 1993, p. 243-277, John Searle, *Déconstruction. Le langage dans tous ses états*, Éditions de L'éclat, coll. «Tiré à part», Paris, 1992, Richard Rorty, «Déconstruction et circonvention», in *Science et solidarité. La vérité sans le pouvoir*, Éditions de L'éclat, coll. «Tiré à part», Paris, 1990, Rainer Rochlitz, *Le désenchantement de l'art. La philosophie de Walter Benjamin*, Gallimard, coll. «Essais», Paris, 1992, p. 85-111, Jacques Bouveresse, *L'homme probable. Robert Musil, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, Éditions de L'éclat, Paris, 1993, Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, Seuil, coll. «Libre examen», Paris, 1992.
8. Cf. Richard Vignault, *L'écriture de l'essai*, L'Hexagone, coll. «Essais littéraires», Montréal, 1994. Voir également Janusz Przychodzen, *Un projet de liberté*, Montréal, IQRC, coll. «Edmond-de-Nevers», n° 12, 1993.
9. Ludwig Wittgenstein, «Leçons sur l'esthétique», in *Leçons et conversations*, Paris, Idées/Gallimard, p. 24-25.

10. Marc Angenot, *Les idéologies du ressentiment: notes et fragments*, Montréal, CIADEST, Cahier n° 13, 1992, p. 67.
11. Sur le rationalisme discursif, voir Karl-Otto Apel, «Esquisse d'une théorie philosophique des types de rationalité», in *Le Débat*, n° 49, mars-avril 1988, p. 141-163.
12. Hermann Broch, *Création littéraire et connaissance*, Paris, Gallimard, coll. «Tel», 1985, p. 311.
13. Charles Taylor, *Grandeur et misère de la modernité*, Montréal, Bellarmin, coll. «L'essentiel», 1992.
14. Jacques Pelletier, *Le roman national*, Montréal, VLB Éditeur, coll. «Essais critiques», 1991.
15. Cf. Pierre Milot, *Le paradigme rouge. L'avant-garde politico-littéraire des années 1970*, Montréal, Éditions Balzac, coll. «Littératures à l'essai», 1992.
16. Hilary Putnam, *Définitions. Pourquoi ne peut-on pas «naturaliser» la raison*, Paris, Éditions de L'éclat, coll. «Tiré à part», p. 20.